

## **L'animal et l'humain : un mythe contemporain, entre science, littérature et philosophie.**

Par Catherine Coquio

### **Une impressionnante actualité**

L'extraordinaire actualité du thème animal signe un souci nouveau, en Occident, à l'endroit des frontières incertaines entre les deux genres au sein des vivants, et surtout de leurs relations mutuelles : il s'agit moins d'un thème que d'une question, d'ordre à la fois scientifique, moral, philosophique. La littérature n'est pas de reste, c'est le moins qu'on puisse dire, puisqu'elle devient le lieu où ces questions se posent avec une acuité inédite dans certaines œuvres majeures – celle en particulier de l'écrivain d'Afrique du Sud J.-M. Coetzee, prix Nobel de littérature, qui suscite une masse croissante de lectures critiques et de débats. Plus, la littérature en tant que telle apparaît, aux yeux des philosophes, comme l'archive d'un précieux savoir sur l'animal et sa parenté avec l'homme : la *pensée littéraire*, par sa curiosité de l'autre et ses capacités d'attention et d'identification empathique, semble avoir exploré avant tout autre savoir le lien vital qui enchaîne les destins des humains et des animaux, lien qu'auraient renié des siècles de pratiques utilitaristes et sacrificielles – à l'horizon desquelles surgit un spectre effrayant : celui d'une disparition de l'espèce animale, ou d'une altération fondamentale du rapport entre les hommes et les animaux, qui menacerait l'humanité à son tour.

Forts d'un certain savoir sur l'animal et l'homme, les textes littéraires se dotent ainsi, aux yeux des philosophes, d'une valeur non seulement cognitive et éthique, mais d'une possible dimension salvatrice, dont la tentation caractérise un certain nihilisme contemporain. La littérature ne nous a pas seulement rendu l'animal familier au sens où l'est un miroir, selon une vieille tradition narrative et symbolique familière à tous – celle des fables d'Ésope et de La Fontaine. Elle apparaît aujourd'hui comme le lieu où s'est menée, avec une précision et une ténacité inconnues ailleurs, une réflexion attentive à l'animal, ou plutôt aux animaux – dès les larmes d'Io dans les *Métamorphoses* d'Ovide. L'animal n'est pas reconnu seulement comme le plus cher compagnon de l'homme, mais son frère inconnu, son double inquiétant et précieux. Et c'est à ce titre qu'il est aujourd'hui menacé, autant que l'homme l'est lui-même : le sort que les humains réservent aux animaux est devenu l'image renversée de ce qu'ils se réservent à eux-mêmes. La pensée de l'animal n'est donc plus seulement liée au concept d'humain, comme ce fut toujours le cas, mais à l'idée d'inhumain.

## Au croisement des sciences et des philosophies

Ce questionnement alarmant, voire alarmiste, prend même un tour parfois proprement apocalyptique, qui lui donne l'aspect d'un mythe contemporain, adossé à un savoir nouveau. Celui-ci provient de la rencontre entre plusieurs phénomènes : le renouvellement des travaux des éthologues, qui, observant avec minutie les pratiques d'espèces « évoluées », s'accordent pour parler de « culture », de « morale » et de « politique » animales ; l'essor d'une sociologie des pratiques de domestication et d'élevage, qui dénonce les techniques d'exploitation et de mise à mort industrielle ; la diffusion internationale des « éthiques animales » et « environnementales », nées dans le monde anglo-saxon au cours des années 1970, qui ont donné lieu à une doctrine militante végétarienne et « antispéciste » – où la discrimination entre les espèces est assimilée à une forme de racisme. Enfin en Europe, une tout autre actualité philosophique, plus tardive, a pris l'allure d'un véritable précipité : les réflexions pionnières de Gilles Deleuze sur le « devenir animal » et sa « composante de fuite » (*Mille plateaux*, 1980 ; *Critique et clinique*, 1993), ont été reprises et développées par Jacques Derrida à sa manière propre – de *L'Animal autobiographique* (1999) à *L'Animal que donc je suis* (2006) – qui lui fait opposer le pluriel des « animots » au concept abstrait d'« Animal ». Puis on a vu se succéder, dans le sillage de ce déconstructionnisme, plusieurs ouvrages qui recueillaient un certain héritage littéraire pour refuser l'usage philosophique de l'animal – dont la thèse cartésienne de « l'animal-machine » fut un moment-clé : le livre-somme d'Elisabeth de Fontenay (*Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*), sorte d'histoire à rebrousse-poil de la philosophie européenne, des origines grecques au monde contemporain ; le livre de Giorgio Agamben (*L'Ouvert. De l'homme et de l'animal*, 2002), qui s'affronte à son tour à un texte de Heidegger déjà glosé par Derrida et E. de Fontenay, et reprend l'exemple deleuzien de la « tique » pour en faire une figure de l'attente messianique ; puis en 2004, ceux de Michel Surya (*Humanimalités*), Dominique Lestel (*L'Animal singulier*) et Jean-Christophe Bailly (*Le Pays des animots*, 2004), dont le tout dernier livre sur ce sujet, *Le Versant animal*, 2007, prend la défense de « l'alouette » de Rilke contre Heidegger et sa thèse de la « pauvreté en monde » de l'animal. Tous ces livres sont nourris de littérature et aimantés par l'idée d'art et de poésie.

## Un « canon » poétique : écrivains intercesseurs des philosophes

Ces textes ont été débattus et commentés dans de nombreux séminaires, colloques [1] et numéros de revues – en 2009 ont paru, pour ne citer que les plus importants, ceux de *Lignes* (*Humanité animalité*, février), *Sociétés et représentations* (*Figures animales*, n° 27), *Le Portique* (*Animalité*, n° 23-24), *Critique* (*Libérer les animaux ?*, n° 747-748). Chacun fait découvrir de nouveaux textes, mais confirme aussi qu'une sorte de « canon » poétique s'est

constitué, issu des deux siècles précédents. Une nouvelle pensée de l'animal, fervente et inquiète, se cherche à partir d'écrivains mués en « intercesseurs » (E. de Fontenay), de culture ou de langue germanique : *Anton Reiser*, le grand roman autobiographique de l'écrivain Karl Philipp Moritz, contemporain de Goethe, où l'individualité se réfléchit dans la souffrance de la créature animale ; au seuil du xx<sup>e</sup> siècle la *Lettre de Lord Chandos* de l'autrichien Hugo von Hofmannsthal, où un jeune lord anglais fictif, autrefois poète et rhétoricien, avoue à Francis Bacon, son ami philosophe, que, privé du pouvoir de la parole et du concept, traversé de visions d'apocalypse, il n'aspire qu'à vivre tel l'orateur Crassus, muet d'amour devant sa murène ; les « personnages » animaux des nouvelles de Kafka, Joséphine la souris, cantatrice disgraciée par son public, Rotpeter le singe savant qui raconte son étrange aventure d'animal humanisé à un parterre de savants ; enfin la 8<sup>e</sup> élégie de Duino de Rilke, véritable hymne à l'oiseau, « animal libre », « sauvé pour toujours », « petite créature » restée « dans le sein », dont le « regard vers l'avant » voit « l'Ouvert », et dont le vol plein d'une « peur de soi-même » inspire une « infinie douceur » et une « lourde mélancolie ».

Dans ces textes, l'auteur imagine la conscience animale et fait vibrer, penser, chanter et parler l'animal, témoignant d'une « richesse en monde » différente de celle des humains, au contraire des thèses formulées par Heidegger en 1929-1930 dans *Les concepts fondamentaux de la métaphysique. Monde-Finitude-Solitude* (1929-1930). Thèses elles-mêmes inspirées – mais détournées – des travaux d'un savant, musicien et poète à ses heures : le fondateur de l'éthologie, Von Uexküll, théoricien de « l'*Umwelt* » (le « milieu » animal) - qui inspira aussi « l'espace vital » des nazis (*Lebensraum*).

Se mesurer avec Heidegger, c'est faire revenir la philosophie à la poésie autrement qu'il ne l'avait fait, et ressaisir un immémorial pour mieux détruire la « machine humaniste » ou « anthropologique », par quoi l'homme a constamment tenté de se saisir en se plaçant ailleurs et au-dessus de l'animal. C'est à travers les yeux de l'alouette, dont Heidegger avait dit qu'elle ne voyait pas « l'Ouvert », que Bailly réenchante un monde en deuil, rappelant le geste de l'augure observant le « *templum* », bout de ciel où le destin des hommes se lisait à travers le vol des oiseaux. *Le Versant animal* est un essai sur la « contemplation », plein de poèmes mais aussi d'images et d'œuvres picturales, comme *L'Ouvert* d'Agamben, qui, empruntant son titre au fameux poème rilkeén, débute avec les Justes à têtes d'animaux représentés dans une Bible ambrosienne, et conclut sur deux tableaux de Titien évoquant l'amour consommé, où se dissout le « mystère » de la conjonction homme-animal. Derrida, lui, revient au regard de son chat sur son propre corps nu comme à une « apocalypse », d'où devrait reprendre le travail de la pensée, un travail qui sans certains legs littéraires ne semble pas possible. Au moment d'avouer son fourvoiement radical, et de désirer son

recommencement, la philosophie occidentale se penche sur la poésie et sur l'animal en même temps.

### **J.M. Coetzee et la « vie des animaux »**

À travers ces retrouvailles rêvées avec l'animal, littérature et philosophie poursuivent un vieux dialogue. Celui-ci redevient litigieux avec l'œuvre de J.-M. Coetzee, dont l'œuvre puissante, occidentale et africaine, a atteint le « devenir classique » qu'elle visait à travers un certain « devenir animal », illustré par le destin de ses personnages, égarés et marginaux, infirmes ou vieillissants, cherchant refuge dans un repli de leur pensée, ou un recoin de nature ou de vie nue. Cette fuite passait par l'expérience d'une « disgrâce » radicale dans le roman du même titre, qui racontait la dégradation sociale d'un professeur d'université du Cap épris de romantisme – anglais cette fois – qui, privé d'intimité physique et affective, diminué par les coups reçus lors du viol de sa fille par des Noirs, cherchait cette vie nue dans la compagnie des chiens, s'efforçant de les aider à mourir – tout ceci dans une Afrique de l'après-apartheid travaillée de nouveaux racismes. Dans son roman suivant, *Elizabeth Costello* – qui prête à une romancière australienne vieillissante des conférences que Coetzee avait lui-même prononcées, puis réunies sous le nom *The Life of Animals* – les « poètes » sont cette fois opposés aux « philosophes », au nom d'un principe d'empathie que les écrivains auraient en propre : Rilke, auteur de *La panthère* et des *Elégies de Duino*, mais aussi Ted Hughes et son poème *Le Jaguar*, et plus longuement, le Kafka du *Rapport pour une académie*, où le singe « Peter le rouge » explique à une académie de savants comment il en est venu à contribuer à la science dont il fait l'objet. Lisant Coetzee, la critique littéraire enfin reconduit la fiction à un principe d'empathie qui inspire par ailleurs, aux États-Unis une philosophie de la compassion qui s'interroge sur son propre statut politique (Martha Nussbaum).

Dans cette rencontre de la science, de la littérature et de la philosophie, il en va de questions de poétique et de politique, mais aussi d'enjeux épistémologiques : il s'agit, comme le disait Derrida, de « réouvrir la question du pathos » trop vite éliminé de la Raison. Cette actualité culturelle remplit ainsi la fonction anthropologique d'un mythe : à travers le sort réservé à l'animal, une civilisation interroge son origine et sa fin, explore l'abîme d'un Mal et imagine un salut.

### **Un amour anti-humaniste**

Bien des œuvres contemporaines traitent cependant de l'animal et de l'humain sur le mode de l'humour – mais un humour lié à une veine dysphorique, devenue aujourd'hui presque populaire : soit qu'elle s'exprime dans le scénario fantastique de la métamorphose ou du

double, comme dans *Truismes* de Marie Darrieussecq (1996) et *Mémoires d'un porc-épic* d'Alain Mabanckou (2006) ; soit qu'elle naisse de l'idée de catastrophe politique ou planétaire, comme chez Antoine Volodine, où la figure de l'animal, parodique ou burlesque, exorcise la hantise du post-humain (*Le nom des singes*, 1994, et *Nos animaux préférés*, 2006), ou chez le romancier post-soviétique Victor Pelevine (*L'Ermite et Sixdoigts*, 1997, qui narre l'évasion de deux poulets d'un élevage industriel) ou le bulgare Gueorgi Gospodinov (*L'Alphabet des femmes*, 2001, où un cochon raconte ses « états d'âme » et son dépeçage un jour de Noël) [2], ou encore dans « l'humour écologique » ou « éthologique » de deux écrivains « arctiques », Jørn Riel, auteur de *La Vierge froide et autres racontars* (1974) [3] et Arto Paasilinna [4], auteur du *Lièvre de Vatanen* (1975) et du *Bestial serviteur du Pasteur Huuskonen* (1995)[5] : dans ces récits, des marginaux s'amourachent d'un animal qui les aide à fuir des sociétés devenues toxiques, ou simplement à survivre au désert dont est tramée leur vie.

Ces romanciers semblent revenir à l'idée d'animal compagnon et miroir de l'homme. Mais leur humour, en rupture moqueuse avec l'anthropomorphisme dans sa veine humaniste et romantique, signe un nihilisme d'« après », tenté par le messianisme, mais qui sourit du pathos de la compassion comme du salut. Une telle attitude avait d'ailleurs été revendiquée et théorisée dans les années d'après-guerre par Jacques Audiberti dans son *Abhumanisme* (1955) – qu'on relit aujourd'hui à travers le « rire » nietzschéen et le « devenir animal » de Deleuze [6]. Audiberti opposait à la « gravité sacrilège » un nouveau jeu littéraire avec l'animal, qui s'apparentait au « je pense donc je fuis » qu'inspirait à Deleuze la « honte d'être un homme ».

### **Contre-utopies et apocalypses joyeuses**

On retrouve cette « ligne de fuite » anti-humaniste dans une grande partie de la littérature et de la philosophie contemporaines, qui prend le parti ou le point de vue de l'animal pour dire un monde humain sinistré – par la politique ou la pollution – à partir de quoi il faut survivre ou revivre : la compagnie de l'animal devient alors vitale pour l'homme. Mais cette alliance est précaire, autant que la vie des animaux et des hommes. La rêverie métaphysique sur l'animal comporte un envers contre-utopique : le récit peut prendre un tour violent et désespérant, évoquant les crimes de masse à travers un parallèle entre les hommes et les animaux – comme c'est le cas chez Coetzee, mais aussi dans la terrifiante rêverie sur les tueries de chiens errants de Jean Rolin (*Un chien mort après lui*, 2009), ou dans la trilogie de l'écrivain serbe Vidosav Stevanovic, (*La Neige et les chiens. Christos et les chiens*, 1997, qui raconte la guerre en ex-Yougoslavie comme l'histoire d'une métamorphose des hommes en chiens).

Mais il prend aussi un tour drolatique et même jubilatoire, et ceci du fond même de la catastrophe, en vertu d'une « apocalypse joyeuse », selon la formule de Paasilina, chez qui la ligne de fuite animale devient errance ou aventure picaresque : le trajet de héros égarés fait passer des bois danois les moins bien fréquentés (par des délégations d'hommes politiques dans *Le Lièvre de Vatanen*) aux régions sinistrées par la terreur soviétique (les îles Solovki dans *Le Bestial serviteur du Pasteur Huuskonen*). Le compagnonnage avec l'animal y coïncide avec un incoercible besoin d'amour ou même désir mystique qui, n'arrivant jamais à se satisfaire, programme la chute héroïcomique ou l'apocalypse burlesque. Dans ces textes, l'humour animalier devient le langage d'une certaine distance à l'égard de l'espoir comme du désespoir : c'est en ceci surtout, peut-être, que le savoir littéraire est le plus précieux – aux philosophes comme à n'importe qui.

## NOTES

[1] Ces débats ont pris un tour interdisciplinaire dans le cycle de séminaires dirigé par Anne Simon à Paris III, et dans le colloque « Pourquoi l'animal ? », 2-8 février 2010 à l'Espace Mendès-France et à la Maison des sciences de l'homme de l'université de Poitiers, actes à paraître sous la direction de Lucie Campos, Georges Chapouthier, Catherine Coquio, Jean-Paul Engélibert. Le volume contient des aperçus sur l'éthologie et l'éthique animale, et des approches philosophiques et littéraires, parmi lesquelles un texte de J.-C. Bailly, des lectures de Hofmannsthal (T. Samoyault), Kafka (H. Garric), Coetzee et Sebald (L. Campos).

[2] Voir le texte d'Isabelle Poulin dans *Pourquoi l'animal ?*, *op. cit.*

[3] *La Vierge froide et autres racontars* (10/18, 1999) a été adaptée en BD en 2009.

[4] Riel est né au Danemark en 1931, Paasilinna en 1942 en Finlande. L'un, explorateur et ethnographe, a vécu 16 ans sur la banquise comme explorateur et ethnographe avant d'être fonctionnaire de l'ONU – d'où il a tiré un dégoût absolu de la politique ; l'autre a été bûcheron, flottageur de bois et ouvrier agricole puis journaliste avant de devenir romancier, et se réclame d'un principe de « fuite ». Cf. C. Coquio, « L'humour ou la gravité : l'animal comme mythe épistémologique et attitude littéraire », in *Pourquoi l'animal ?*, *op. cit.*

[5] Ces livres ont été traduits par Anne Colin du Terrail chez Denoël en 1989 et 2007. Le premier avait paru en finnois sous le titre *Jäniksen Vuosi*, *L'Année du Lièvre*, fut adapté en 1977 par Risto Jarva, puis récemment en France par Marc Rivière.

[6] Hélène Bailly, « “C’est en écrivant qu’on devient écrevisse”. Considérations abhumanistes entre Jacques Audiberti et Gilles Deleuze », in *Animalité, Le Portique*, n° 23-24, 2009, p. 53-72.